

L'ECHO DE FRANCE

JOURNAL FRANÇAIS DE SALONIQUE

Rédigé par les Correspondants Français

DIRECTEUR REDACTEUR EN CHEF : JULES RATEAU

L'INCENDIE DE SALONIQUE UN DESASTRE SANS PAREIL

Une catastrophe épouvantable s'est abattue avant-hier dix-huit Août sur la ville de Salonique. Un incendie d'abord insignifiant dû à l'imprudence d'un réfugié qui faisait fondre du beurre dans une poêle à frire des aubergines, s'est déclaré dans le Quartier turc sur la petite place « Agua Nueva ».

Un vent violent qui soufflait du Nord-Ouest a activé l'incendie qui se propageant de proche en proche a fini par faire de la ville de Salonique un immense brasier.

Salonique est aujourd'hui détruite. Nous ne croyons pouvoir mieux faire pour résumer les péripéties de cet épouvantable drame que de publier la série des télégrammes que notre directeur a envoyés à l'« Echo de Paris ». Mais avant cela, nous tenons à exprimer à la population de Salonique si cruellement éprouvée, toute notre grande douleur toute notre profonde pitié pour les maux qu'elle a endurés depuis deux jours et qu'elle sera peut-être appelée à endurer encore.

Nous savons cependant que toutes les autorités se sont occupées et s'occupent de la nourriture et des abris à donner aux sinistrés.

Courage et confiance

LA DIRECTION

L'INCENDIE

Salonique 18 Août 6 h. soir — Un incendie qui en peu de temps a pris des proportions considérables s'est déclaré à Salonique cet après-midi vers quatorze heures et demie. Le feu a pris place dite « Agua Nueva » dans le quartier turc au Nord-Ouest de la ville. Un réfugié habitant une bicoque était occupé à faire frire des aubergines dans du beurre. Le feu a pris dans la poêle, s'est propagé et a allumé la paille en paille de la mesure. Le vent du Vardar soufflant avec force a activé le feu qui a gagné la maison voisine. Tout ce quartier, comme tous les vieux quartiers de Salonique, est construit en planches et en torchis. C'est dire quel aliment favorable ce fut pour l'incendie.

A quatre heures une quarantaine de maisons brûlaient. Impossible de

combattre le feu car, chose à peine croyable, Salonique, grande ville de près de 300.000 habitants ne possède ni service des eaux suffisant, ni canalisation à incendies, ni pompes modernes.

Je viens de parcourir le haut quartier où sévit l'incendie. C'est un tableau à la fois saisissant et pittoresque. Les habitants descendent vers la rue Egnatia centre de la ville en apportant sur leur dos leurs malles, leurs matelas, leurs objets précieux. Les rues sont encombrées de voitures et de ces longs charriots minces, spéciaux à Salonique, sorte de haquets sur lesquels sont entassés pêle-mêle les objets les plus hétéroclites.

Les portefaix ou hamals sont accourus des quais vers le lieu du sinistre et, chargés comme des bêtes de somme, ils bousculent la foule en poussant des cris gutturaux mêlés au mot attention qu'ils prononcent si bizarrement « attacion ».

Près de la petite place, foyer de l'incendie se trouve une vieille mosquée flanquée d'un haut minaret. Je suis monté au sommet de ce minaret sur le petit balcon en rotation du haut duquel le muezzin appelle les croyants à la prière quatre fois par jour. Je ne puis rester à ce poste d'observation que quelques instants, tant la chaleur dégagée par le feu était intense. Mais je puis me rendre compte de la gravité du sinistre. L'incendie fait rage. Le vent pousse les flammes vers le centre de la ville. Le danger est réel.

Du haut de mon poste d'observation je voyais à mes pieds la foule grouillante parmi laquelle des cavaliers anglais, des soldats français, s'efforçaient de mettre un peu d'ordre.

Mais que faire sans eau, sans pompes et avec des gens de dix races différentes et qui pour la plupart ne se comprennent pas entre eux.

A cinq heures de sourdes détonations se font entendre.

Ce sont les sapeurs du génie français qui font sauter à la dynamite une ligne de maisons pour essayer de circonscrire l'incendie.

Vers six heures comme je redescends à la place de la Liberté, j'ai trouvé la musique italienne qui, au milieu d'une foule élégante joue les plus jolis airs du « Méphistophélès » de Boito ! Eternelle loi des contrastes ! En haut l'incendie, l'épouvante, la ruine ; en bas, la musique, les robes claires des femmes, les hommes en habits de fête, car c'est aujourd'hui Samedi, c'est-à-dire le véritable dimanche de Salonique, ville juive !

18 Août, 20 heures. — L'incendie gagne du terrain dans sa marche vers l'Est. Il touche aux bâtiments qui avoisinent la Préfecture et la Mairie. Le

vent est toujours extrêmement violent. Dans la nuit qui vient, les lueurs rouges de l'énorme brasier ont jeté la panique dans la ville entière.

Au Cercle de Salonique où je dîne, de riches saloniciens se montrent soucieux et me disent : « Cela menace d'être aussi grave que l'incendie de 1890 ! » Heureusement que le vent souffle vers l'Est ce qui met à l'abri le Tcharchi ou grand Bazar couvert, immense amas de constructions en bois, vieilles de plusieurs siècles qui seraient un aliment dangereux pour les flammes.

La partie la plus belle de la ville, tout le quartier franc et les quais sont bâtis en pierre et sont trop loin pour courir un risque. De même pour les magasins de la rue Vénizelos.

Mais le quartier juif est déjà atteint par le feu dont les progrès n'ont pu être arrêtés par les barrages à la dynamite.

18 Août, 23 heures. — L'incendie prend les proportions d'un désastre. Le feu franchissant la barrière naturelle que forme la rue Egnatia s'est communiqué au Bazar.

Maintenant on peut tout craindre car les quartiers Est de la ville sont en flammes. L'incendie marche vers la cathédrale Sainte-Sophie et dans la direction de la Tour Blanche.

De toutes les rues débouchant sur les quais une foule énorme descend entassant sur le bord de la mer des montagnes de matelas, de lits, de couvertures, de paquets. Certains chargent ces paquets sur des voiliers.

La lueur de l'incendie a une telle puissance qu'elle se reflète au loin sur la mer jusque vers les monts Olympe.

On y voit comme en plein jour. Les grandes flammes couchées par le vent semblent accomplir un galop infernal. Au dessus des flammes rouges les minces minarets blancs se dressent vers le ciel comme de grands bras qui appelleraient au secours.

Mais hélas le secours ne vient pas. Il n'y a pas d'eau.

Rien n'est plus terrifiant en vérité que d'assister au spectacle de cette immense ville brûlant à côté de la mer sans qu'on puisse jeter une goutte d'eau sur le feu dévastateur.

Les pompes des navires français et anglais sont venues jusqu'au bord des quais. Les tuyaux ont été déroulés dans la rue Vénizelos. Mais ils ne sont pas assez longs pour atteindre le Bazar, et c'est par le Bazar que le feu gagne maintenant le centre de la ville.

MINUIT. — L'incendie a maintenant gagné non seulement Ste-Sophie, mais aussi les environs de la Tour Blanche, et l'extrémité sud-est de la ville. On peut dire que tout Salonique est en flammes. Le spectacle est terrifiant. Le vent

vent souffle toujours violemment projetant des millions de flammèches sur les maisons du quai et sur les navires en rade qui prennent des précautions pour s'éloigner quand le danger sera trop pressant.

Ce qu'on appelle le Quartier Franc est évacué ainsi que l'hôpital français; le couvent des sœurs de St-Vincent de Paul, la mission des Lazaristes et toute les grandes banques.

Je viens de parcourir les quais. Depuis la Tour Blanche jusqu'au Quartier du général Sarrail, sur une longueur de trop kilomètres, une multitude grouillante est assemblée au milieu de meubles, lits, matelas, couvertures, tables, chaises et armoires. Ce peuple salonicien qui porte en soi l'atavisme de milliers d'années d'épreuves de toute sorte accepte le nouveau malheur qui vient de fondre sur lui, sans plaintes ni murmures. Il pourrait maudire une administration imprévoyante qui n'a pas su dans une grande ville comme Salonique, organiser un service d'eaux et un service de secours contre le feu; il préfère s'asseoir sur ses matelas au bord de la mer et regarder l'incendie sans rien dire ou même s'endormir sur le quai pendant que brûlent ses maisons.

19 AOÛT UNE HEURE DU MATIN: — Le feu a gagné les quais.

L'hôtel Spondid brûle maintenant, toute la partie sud de la ville est en flammes. Seul le quartier général français est encore indemne. Mais pour combien de temps?

Les bateaux et les navires s'éloignent des abords des quais. Impossible de s'imaginer l'horreur et la grandeur du spectacle que nous avons sous les yeux.

2 h. 1/4 DU MATIN: — Comme une torche gigantesque qui serait elle-même subdivisée en une centaine de flambeaux, Salonique brûle. Une à une, les grandes maisons de pierre de taille des quais sont la proie des flammes. Les marchandises encombrant les quais brûlent à leur tour et les tonneaux de vin font explosion avec de grandes flammes blanches et bleues. Un bateau qui ne s'est pas éloigné assez vite du quai prend feu.

La population massée sur les quais est repoussée par les cordons de soldats français et dirigée vers le camp de Zeitenlik, Ouest de la ville. Le feu avance lentement vers le Quartier Général où je me trouve. Des étages supérieurs nous regardons venir l'incendie. Les grands hôtels brûlent les uns après les autres. Maintenant c'est la Poste qui prend feu. Elle est à deux cents mètres de nous. Les pompes des marines anglaise et française viennent de prendre position devant le quartier général pour le protéger. Les bureaux militaires font des bagages et les entassent dans de grands camions qui partiront au dernier moment.

2 h. 1/2. L'hôpital français est rejoint par l'incendie. Le téléphoniste unique gardien, téléphone pour annoncer que l'hôpital brûle et demande: «Que dois-je faire?» «Abandonner l'hôpital lui répond-on, et gagnez Zeitenlik.»

3 h. du matin. — Salonique n'existe plus. Ce qu'il y a douze heures était une ville superbe partout dénommée Perle de l'Égée, n'est plus qu'un amas de débris d'où s'élèvent encore des torrents de flammes et de fumée, montant vers le ciel bleu saphir tout perlé d'étoiles scintillantes. La foule immense des sinistres s'est enfuie vers les camps, lamentable cohorte traînant dans son sillage des enfants demi-endormis, des femmes sanglotantes, des

hommes farouches au regard dur et un peu fou, des malades sur des voitures des infirmes portés à bras sur des fauteuils. Un grand silence plane sur la ville, troublé seulement par le crépitement des flammes et l'effondrement des maisons. C'est lugubre, c'est majestueux, c'est effroyable. Le feu avance maintenant vers le Quartier Général par le côté ouest de la ville. Le foyer de la poste paraît moins dangereux que celui du côté ouest plus menaçant. Nous attendons. Les minutes passent angoissantes, dramatiques et nous, les spectateurs de cette catastrophe sans égale, nous restons muets, tout palpitants d'épouvante et d'admiration.

CINQ HEURES DU MATIN. — Les dernières maison du quai commencent à flamber. Le bureau des Messageries Maritimes, le cercle de Salonique où je dinais hier en compagnie de la meilleure société salonicienne, les cafés Elca Cristal et Olympos, l'hôtel de Rome, l'hôtel Olympos sont gagnés par les flammes qui, jaunes et rouges, s'élèvent en tournoyant. Le jour commence à paraître, les étoiles pâlisent tandis que, vers le Nord-Ouest, les montagnes balkaniques dessinent en bleu sombre, leurs crêtes dentelées. Il semble, en ce moment, que l'incendie redouble d'intensité. De quelque côté que se porte le regard on n'aperçoit que d'immenses gerbes de feu. Des minarets, tels de grands cierges allumés, flambent par leurs toits pointus. On aperçoit dans le lointain les coupoles de Sainte-Sophie toutes rouges et les flancs arrondis de l'énorme Tour Blanche qui semble au milieu des rouges tumeurs de l'incendie, vouloir écraser de sa masse immuable les débris de la ville qui s'effondre sous l'action du feu.

SEPT HEURES DU MATIN. — Il fait grand jour, le soleil s'est levé rutilant sur ce tableau apocalyptique. A travers les vagues de fumée qui roulent vers l'Est, il apparaît rouge sang. Autour du quartier général l'incendie, décrit un demi-cercle se rétrécissant de plus en plus. Soudain un grand bâtiment situé à cinquante mètres et qui contient des réserves de pétrole et d'huile s'enflamme.

A ce moment le danger devient si pressant que l'Etat-major donne l'ordre d'évacuer le quartier général. C'est alors un remue-ménage fou de camions, d'autos et de voitures.

Tous les bureaux militaires et leurs archives, leur mobilier sont rapidement démenagés et les véhicules s'éloignent vers la gare de la jonction et le camp de Zeitenlik tandis que, de l'autre côté de la rue, les flammes énormes lancent des milliers d'escarbilles qui tombent des toits menaçant à chaque instant, d'allumer de nouveaux et derniers foyers d'incendie.

19 AOÛT MIDI. — C'en est fait! Le drame touche à sa fin. Salonique n'est plus! L'incendie s'éteint, n'ayant plus rien à brûler. Le quartier général a cependant été préservé.

Je viens de parcourir les plus belles rues et les quais, hier si riches, de ce qui fut Salonique. Je n'ai vu que des débris fumants et des maisons croulantes. Dans les quartiers populaires, c'est plus affreux encore. Des habitations pauvres, il n'en reste plus que des débris embrasés. Un silence de mort règne dans cette ville hier encore si bruyante et si affairée. Jamais catastrophe semblable ne s'est je crois encore vue. Les ruines de Messine ne sont rien à côté du spectacle des ruines de Salonique. Et dans cette désolation, ce silence est tellement impressionnant qu'il donne envie de pleurer.

Adieu Salonique, riche cité, naguère si tumultueuse? Adieu ville étrange où depuis deux ans j'ai coudoyé toutes les races de la terre où j'ai vu s'accomplir tant

d'événements qui auront dans l'histoire une répercussion considérable.

Te voilà détruite o Salonique orgueilleuse détruite comme jadis Ninive et Babylone, tes sœurs d'Orient.

Un peu de beurre dans la poêle à frire les aubergines d'un misérable réfugié grec a suffi pour l'anéantir.

Peut-être un jour rattras-tu de tes centres, ville maudite qui, dans la longue suite des siècles, connus tant de calamités.

Mais moi je ne vivrai certainement plus assez longtemps pour te revoir florissante. Adieu Salonique-la-Morte.

19 AOÛT 20 heures — Ce soir à 6 heures tandis que les derniers foyers de l'incendie entourant le Quartier Général étaient attaqués par les pompes des escadres et par la dynamite des artilleurs, les canons des navires se sont mis à tonner.

Deux avions boches survolaient la ville fumante et planant très haut laissaient tomber leurs bombes dans les environs des bâtiments intacts du Quartier Général français.

Il ne manquait que les bombes allemandes au tragique tableau de l'agonie de Salonique.

Nous les avons eues, mais nos cœurs ont entendu leurs explosions sans effroi.

Allez-vous en oiseaux ennemis dire aux Germano-Bulgares que Salonique se meurt, mais ne vous réjouissez pas car si la cité que vous convoitez est détruite, l'armée des Alliés est intacte et cela c'est le principal.

Voici que maintenant la nuit tombe pour la seconde fois sur la sinistre vision de Salonique expirante.

De grands feux brûlent encore près de la Poste et à l'Ouest de la ville. Leurs lueurs éclairent le ciel, mais ce sont ces incendies localisés à côté du brasier monstrueux de la nuit précédente!

Les troupes françaises et anglaises veillent partout à la recherche des voleurs et des pillards.

Autour de la ville les habitants sont campés. L'air est doux, le vent est tombé, les étoiles éternelles spectatrices des pires catastrophes s'allument dans le ciel bleuté.

Ce serait un beau soir d'été si, pour tant d'êtres humains, ce n'était un soir de désespérance. JULES RATEAU

DEUXIÈME ÉDITION

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du 22 Août (résumé)

LES BATAILLES DE VERDUN ET DE LENS

FRANÇAIS. — Les Allemands réagissent et contre-attaquent presque partout, mais sont partout repoussés. Grande activité de l'aviation française.

Sur le front de Verdun la bataille continue à l'avantage des Français.

Dans la journée du 20 nous avons fait plus de 5.000 prisonniers valides.

BRITANNIQUE. — La bataille continue dans les faubourgs de Lens. Les Anglais ont capturé un certain nombre de prisonniers. Grande activité aérienne.

ITALIEN. — La bataille continue sur le front des Alpes juliennes. Sur le Carso les Italiens ont à l'heure actuelle fait prisonniers 244 officiers et 10.105 hommes.

L'INDÉPENDANT

LA MORT D'UNE VILLE

Du sein de la nécropole qui nous environne, notre voix qui s'était éteinte avec la ville, s'élève de nouveau aujourd'hui, lugubre et sinistre, au milieu de la Pompéi nouvelle. Ce ne seront plus les fanfares de vie et d'activité que sonneront les échos, mais, participant au deuil et au recueillement qui nous entourent, nous n'aurons que des accents plaintifs pour pleurer la ruine de notre belle ville, métropole de la Macédoine et de l'Orient.

De même que les dates fatidiques qui ont marqué les grandes calamités du passé: Herculanium et Pompeï, Murcie, Casamicciola, La Martinique, Messine et Reggio, Louvain, Reims, etc. sont gravées dans la mémoire des hommes et dans les tablettes de l'histoire, ainsi la date du 5)18 août 1917, qui a vu la ruine de Salonique, recevra sa place dans la nomenclature des grands cataclysmes. Et cette place sera encore plus saillante. Car, si les catastrophes qui ont englouti des cités entières ont été la conséquence d'événements surnaturels contre lesquels l'homme ne pouvait rester qu'impuissant ou d'actes barbares de guerre commis sciemment par des criminels, Salonique, elle, a assisté, spectatrice impuissante à sa destruction, par la faute des hommes qui auraient dû, qui auraient pu la sauver.

Samedi vers 3½ h. p.m. la vie signalait un commencement d'incendie, dû à un simple et stupide accident de cuisine, dans le quartier de la Mevlahané. Dès le premier moment, le vent du Nord, qui soufflait avec violence, fait craindre une grande extension de l'incendie, d'autant plus que les hauts quartiers de la ville sont privés de l'eau qui eût pu arrêter le fléau. Ce manque d'eau devient la cause immédiate de la propagation de l'incendie qui prend bientôt les proportions d'un sinistre. Et ce fléau, abandonné à lui-même, étend ses tentacules de feu suivant la direction du vent et fait, à bref délai, de la ville un vaste brasier où les quartiers s'engloutissent les uns après les autres.

L'avalanche infernale de flammes, de torches et de cendres brûlantes, après avoir consumé les quartiers de la Préfecture et de la Municipalité, s'engouffre dans la Rue Venizelos, laquelle par sa direction et sa forme rectiligne fait office de cheminée. Dès lors le sort de la ville basse était décidé.

Pareille à une coulée de lave que l'homme est impuissant à arrêter, la mer de flammes déferle ses flots destruc-

teurs vers la rue Ignazia [Vardar]. Vers 10 heures du soir, ce barrage est atteint et les flammes, livrées à elle-mêmes, attaquent simultanément le Tcharchi, le quartier du Capan et se dirigent à marches précipitées vers la mer. La partie basse de la ville est atteinte vers 11 heures du soir, et à partir de ce moment, le champ de feu comprend un carré immense de maisons et de magasins. Bientôt après la rue Venizelos, les quais, le quartier de Sainte Sophie, les quartiers de St. Démètre et de St. Nicolas sont en flammes.

Ce que Salonique avait de plus riche et de plus élégant brûle à la fois. Et cet immense brasier, vraie vision néronienne, détruit en quelques heures le fruit d'un labeur patient de plusieurs générations et de plusieurs siècles. Après avoir anéanti tout ce qui pouvait être consumé le feu s'arrête aux environs de la Tour Blanche, vers midi de la journée du 19. C'est donc au grand galop que le fléau détruisait, dans l'espace de 20 heures, près de 3 kilomètres carrés de maisons, magasins et boutiques, qui étaient pour la plupart de véritables forteresses de fer et de pierre que l'on pouvait considérer comme des remparts indestructibles contre la marche du fléau.

Mais le feu n'a pas encore achevé sa triste et horrifiante besogne. Dans l'après-midi de la journée du 19, le vent change de direction et souffle du Sud vers le Nord. Le quartier commercial et les vastes entrepôts de l'Ichtira qui ont échappé jusqu'ici au désastre sont attaqués à leur tour et les lames de feu, toujours livrées à elles-mêmes, dévorent en quelques heures une partie des opulents magasins de l'Ichtira et de la rue Franque jusqu'à la rue Ignazia (Vardar.)

Et c'est seulement, lorsque ce second foyer a déjà brûlé tout ce qui se trouve sur sa route et fait sa jonction avec le premier foyer qui avait depuis plusieurs heures déjà assouvi sa rage, que le feu s'arrête, faute d'aliment.

Cependant que la ville est en flammes, la population fuit éperdue, traînant après elle, les hardes qu'elle a pu sauver. Les plus confiants déposent leurs maigres effets non loin de l'incendie, à des endroits qu'ils croient à l'abri du feu. Mais ils doivent bientôt constater que les flammes traîtresses et envahissantes approchaient à pas de géants et alors se présente pour eux ce dilemme effrayant: ou poursuivre la voie douloureuse du déménagement s'astreignant ainsi à un nouvel effort que la plupart d'entre eux sont impuissants à fournir ou abandonner sur la route leurs hardes à la merci de

la lave destructive.

Rares sont ceux qui songent dans les premiers moments, à fuir jusqu'au quartier des campagnes ou tout au moins jusqu'au champ de Mars et ce sont ceux-là seuls qui arrivent à sauver le peu d'effets arrachés au sinistre.

L'insuffisance de porte-faix et de chariots complique étrangement le travail de sauvetage. Les rues sont noires d'une foule affolée et hurlante qui fuit éperdue devant l'incendie. Mais le vrai sauvetage commence avec l'arrivée des camions que les Alliés mettent à la disposition de la population. Les secours sont alors rapidement organisés. Rendons ici un hommage ému aux Alliés. Sans la coopération de leurs moyens de transport, rien ou presque rien n'aurait pu être sauvé des flammes. Sans le dévouement de tout ce monde, des familles entières auraient été carbonisées.

Et voilà maintenant Salonique — la belle et riche cité — dans la désolation, la misère et le deuil. Les sinistres commencent à se rendre compte de la grandeur de la catastrophe qui s'est abattue sur eux. Il est du devoir du Gouvernement, des autorités civiles et des organisations privées de venir en aide immédiatement aux malheureux sinistres, en leur procurant avant tout du pain, de l'eau et un toit car la plupart — c'est la triste réalité — n'ont plus que leur chemise.

Salonique, qui ne pouvait déjà pas fournir à sa surpopulation des logements en quantité suffisante, souffrira dorénavant d'un manque de logements aussi absolu qu'irréparable. Il est nécessaire de procurer d'urgence à tous les malheureux qui couchent dans les champs et dans les rues mêmes au moins des tentes si des baraquements en bois ne peuvent encore être mis à leur disposition.

Il faut distribuer du pain à ceux qui ont faim.

Il faut donner de la farine aux boulangers — et la farine ne manque pas — pour que la panification ne subisse le moindre arrêt.

Il faut donner de l'eau en quantité suffisante à tous ces rescapés et avec eux à toute la ville pour que nous ne soyons pas contraints de boire de l'eau de puits infectée, risquant à tout moment la fièvre typhoïde.

Rien d'aussi pitoyable que de voir tous ces malheureux rescapés se jeter avec avidité, sur les fontaines publiques et se délecter d'une eau qu'il est défendu de donner aux bêtes.

Que notre gouvernement pense aux lourdes responsabilités qui lui incombent. Privées des moyens essentiels d'hygiène et de nourriture, les agglomérations d'être épuisées par les émotions, la faim et la soif, peuvent être autant de foyers d'épidémies qui menacent la santé publique.

La population restée indemne du feu — et elle est infime — fait tout son possible pour aider ses concitoyens. Mais l'aide individuelle est nulle dans les grandes calamités.

C'est à notre Gouvernement à s'émouvoir et à prendre des mesures qui ont déjà trop tardé à venir.

C'est aux nobles et grandes puissances de l'Entente que nous faisons appel, dans ces moments douloureux et particulièrement critiques, leur demandant de venir en aide à nos concitoyens. Que leur grand et noble cœur s'ouvre en rapport avec la grandeur du désastre.

Nous espérons fermement que notre appel ne restera pas sans écho auprès de la généreuse France, de la riche Angleterre, de la noble Italie, de la puissante Amérique et que des mains généreuses et pleines vont bientôt se tendre nombreuses pour nous secourir.

Il est nécessaire seulement de faire vite avant que la faim et les privations ne jettent le désespoir dans les cœurs et n'accumulent de nouveaux désastres.

Notre population est laborieuse. Elle se remettra vite au travail. Nous avons confiance en la toute puissance de la vie d'une ville qui est une nécessité géographique. Salonique — cela est certain — renaîtra de ses cendres.

C'est la première aide qui nous est indispensable. Et lorsque le souvenir de ces mauvais jours sera passé, qu'il nous reste la douce souvenance de la reconnaissance. Salonique nous en sommes sûrs sera reconnaissante envers ses bienfaiteurs!

Armée d'Orient

Service du Contrôle Douanier

LES COMMERCANTS DONT LES ENTREPOTS SOUS CLEF DE DOUANE ONT ETE INCENDIES SONT INVITES A REMETTRE AU LIEUTENANT MANSANNE, CHEF DE SERVICE DU CONTROLE DOUANIER, LA LISTE COMPLETE DES MARCHANDISES DETRUITES EN INDIQUANT TRES EXACTEMENT LA NATURE ET LES QUANTITES.

CES RENSEIGNEMENTS DEVONT ETRE PRODUITS DANS UN DELAI DE 48 HEURES.

A nos confrères

Ayant pu sauver de la catastrophe une faible partie de notre papier et sachant d'autre part que tous nos confrères en sont privés par suite de la destruction des stocks qui existaient en ville, nous avons décidé d'en céder dans quelques jours à tous nos confrères de petites quantités aux prix pratiqués par le marché avant l'incendie. Cette décision, nous le savons, pourra, dans l'avenir, mettre en péril notre propre existence, par suite du manque absolu de papier sur le marché mais nous la prenons cependant dans le double but d'aider — dans la mesure de nos moyens — tous nos confrères atteints par le sinistre et de leur permettre de se joindre à nous pour relever le moral de notre population, abattu par la catastrophe qui vient de la frapper en plein cœur.

Informations sur les dispersés

A la suite de la confusion produite par l'incendie, il y a un grand nombre de personnes d'une même famille qui ont été dispersées dans plusieurs directions.

Afin de permettre à ces personnes de se retrouver, nous ouvrons dans nos colonnes, à partir de ce jour, une rubrique «Perdus et trouvés» où nous publierons gracieusement les renseignements et les demandes que voudront se communiquer entre eux les différents membres dispersés d'une même famille.

Les mesures prises en faveur des sinistrés

On nous communique de très bonne source les informations suivantes au sujet des mesures prises par les autorités compétentes en vue de venir en aide aux sinistrés :

12 sections ont été créées pour la distribution du pain. Les camions anglais assurent le transport du pain. Les Alliés ont également créé quelques sections où l'on distribue de la soupe parmi les sinistrés. Prochainement, les autorités commenceront à distribuer des conserves. La Municipalité fait tout son possible pour alimenter la ville en eau, mais comme tout le matériel de la Municipalité a été aussi la proie des flammes, la solution de ce problème présente beaucoup de difficultés. On espère cependant que dans quelques jours, il sera définitivement résolu. L'amiral commandant l'escadre française de Salonique a mis à la disposition des autorités d'importantes quantités de pain pour les sinistrés.

Les Anglais se sont chargés du ravitaillement en pain, soupe et lait de tous les hôpitaux civils de la ville.

Le quartier des réfugiés de la Toumba a été mis à la disposition des sinistrés. Un grand nombre de tentes seront installées sur divers points de la ville. Les quelques édifices publics qui restent intacts serviront à abriter les sinistrés.

M. Répoulis, ministre de l'intérieur, a adressé à M. Argyropoulos une dépêche pour qu'il prenne toutes les mesures en vue d'alléger le malheur de la population de Salonique. M. Répoulis a demandé des renseignements au sujet de la catastrophe afin que le Gouvernement puisse subvenir efficacement et rapidement aux besoins des sinistrés.

Des équipes du génie ont été constituées en vue de déblayer les rues de la ville brûlée et de détruire les murs qui menacent de crouler. Ces équipes seront également chargées de faire une évaluation approximative des dégâts causés par le terrible incendie de samedi soir.

Nota — La démolition des murs croulants est urgente. Elle doit être faite au plus tôt si on veut éviter des malheurs.

D'une façon générale, on peut dire que la famine n'est point à craindre. Il y a encore des approvisionnements pour alimenter la ville pendant quelques semaines.

Nous ne voulons pas douter que les autorités, témoins de la catastrophe formidable qui s'est abattue sur la population de Salonique, feront l'impossible pour renouveler les approvisionnements au fur et à mesure des besoins afin de prévenir une disette.

Une partie de la population s'en ira forcément. Les autorités facilitent les départs. Une commission qui siège à la Défense Nationale délivre des billets gratuits pour tout voyageur désirant se rendre en Vieille Grèce par mer ou par terre ou bien à l'intérieur de la Macédoine. Une autre partie de la population s'est réfugiée chez des parents, des amis et des connaissances. Une grosse partie des sinistrés a été groupée par les autorités alliées dans les camps de Karassiet et de Doudoular.

Les sinistrés de ces deux camps seront nourris par les autorités anglaises. Les sinistrés seront répartis par quartiers et on leur assurera une distribution équitable de pain et de denrées suivant une ration qui sera déterminée par les stocks existants dont l'inventaire est fait rapidement.

Encore une fois, les vivres, soit en farine soit en denrées, ne manquent pas pour le moment. La seule question qui se pose est celle de la panification et de la distribution.

Au sujet de la panification, l'inquiétude manifestée par la population est injustifiée, car sur les 170 boulangeries qui fonctionnaient, plus de cent restent intactes. Si l'on tient compte du fait connu de tous, que les boulangeries travaillaient avec

un rendement de 50 o/o, on comprendra que les boulangeries existantes, en travaillant intensivement, pourront satisfaire la population au-delà de ses besoins. Il s'agira uniquement pour les autorités de donner aux boulangeries autant de farine qu'il leur sera nécessaire pour approvisionner les habitants ou les sinistrés de leurs rayons d'action.

Pour le moment, grâce aux autorités helléniques, à l'aide des autorités alliées et à quelques initiatives privées, des distributions de pain et de soupe ont eu lieu parmi les sinistrés. Disons tout de suite que, nécessairement, ces distributions se sont faites un peu au hasard, que nombreux sont ceux qui n'en ont pas profité, pendant que des personnes malhonnêtes exploitaient le désarroi pour obtenir à deux ou trois reprises des rations de pain qu'ils vendaient ensuite à des affamés. Mais tout cela n'est que provisoire. Une organisation plus sérieuse va suivre.

Pour les habitants non sinistrés, les anciennes cartes de pain seront maintenues. Il sera institué, en outre, des cartes spéciales pour les sinistrés. Le plus parfait accord règne à ce sujet entre les organes civils et alliés, qui s'entendent dans un esprit de collaboration étroite, pour trouver rapidement le moyen de parer aux difficultés immédiates et préparer la mise en pratique de tous les projets qui ont été conçus en vue de venir en aide d'une façon efficace à la population sinistrée.

Le système de cartes de pain aux sinistrés commencera à fonctionner dans deux ou trois jours.

D'après quelques agents de compagnies d'assurances que nous avons consultés, le montant pour lequel les compagnies d'assurances seront engagées dans le sinistre serait de 100 à 125 millions de frs. Voici le raisonnement qu'ils nous ont fait. Les primes se montent à Salonique, annuellement, à deux millions. Au taux moyen de 1, 0/0, cela représente des assurances pour 200 millions. Approximativement, 100 à 125 millions d'assurances ont dû être sinistrés, car il faut tenir compte, non seulement du fait qu'une bonne partie de la ville reste intacte, mais aussi du fait important que les stocks en douane qui sont relativement abondants n'ont pas brûlé.

On calcule que les 80 o/o des sinistrés sont des Israélites et que plus de 70.000 personnes ont été atteintes par l'incendie.

Les Français ont installé près de l'Hôpital No 6 une centaine de tentes où ils abritent et nourrissent de nombreux réfugiés. Un grand nombre d'autres sinistrés ont été reçus dans divers hôpitaux militaires italiens et français, comme l'hôpital Lyonnais et l'hôpital No 7. Les Anglais, de leur côté, ont secouru plusieurs autres familles dans le « Refuge Camp ».

Les Anglais ont demandé environ 5000 âmes pour être installées dans les baraquements de Carabouroun.

Il est nécessaire de relever que le Gouvernement met à la disposition des sinistrés des trains et des bateaux pour se rendre en Vieille Grèce, à l'intérieur de la Macédoine et dans les Iles, où ils seront logés et nourris. Les voyages, comme nous le disons plus haut, sont complètement gratuits et toute formalité est également bannie. Des crieurs publics se rendront aujourd'hui et demain dans les campements des sinistrés pour l'annoncer. Nous conseillons aux familles aisées de profiter de cette occasion pour se rendre en Vieille Grèce. Elles rendront ainsi un service à leurs propres familles et à la population même.

RESUME DES

Communiqués officiels

FRANÇAIS

Paris 21. — Les troupes françaises attaquent les Allemands sur les deux rives de la Meuse. La bataille se développe sur un front de 18 Km. du bois d'Avocourt à Bezonvaux. De nombreux prisonniers ont été ramenés à l'arrière. Les Français ont enlevé les défenses allemandes au Nord de Verdun sur une profondeur de 2 km. Le bois d'Avocourt, les deux sommets du Mort-Homme, les bois de Corbeaux et de Cumières, la côte du Talou, le champ de Champneuville, la côte 344, la côte 240 ont été enlevés par les Français. Le chiffre des prisonniers valides est supérieur à 4.000. 13 avions allemands ont été abattus.

Paris 22. — Les Allemands réagirent sans succès au Nord de Verdun. Le nombre des prisonniers faits le 20 s'élève à 5000. 21 autres avions allemands ont été abattus. Les Français continuant leur avance ont enlevé la cote de l'Oie et le village de Regneville, ainsi que Saigneu et les organisations de la cote 344.

ANGLAIS

Londres 22. — Ce matin de bonne heure, nous avons attaqué les lisières de la ville de Lens par l'O. et le N.O. et avons capturé les positions ennemies sur un front de 2000 yards. Nous avons capturé des prisonniers.

ITALIEN

Rome 22. — Les troupes italiennes ont franchi l'Isonzo sur plusieurs points. Depuis Plava jusqu'à la mer, toutes les lignes ennemies sont attaquées. 208 avions prennent part à la bataille. Jusqu'à hier soir 7500 soldats et une centaine d'officiers, des canons et beaucoup de mitrailleuses ont été capturés.

Le communiqué italien de ce matin annonce que le nombre des prisonniers dépasse 10.000 et que l'avance continue sur tout le front.

A nos lecteurs

Cousinets du devoir strict qui nous incombe dans le malheur qui frappe notre cité, nous avons résolu de paraître aujourd'hui en dépit des obstacles insurmontables qui se dressent devant nous : Personnel incomplet et démoralisé, manque d'énergie motrice. Ce journal insuffisant que nous présentons aujourd'hui a été composé et tiré avec des moyens de fortune. Il en sera de même jusqu'au jour où le courant pourra nous être fourni par l'usine d'électricité. Et jusqu'à ce moment — une huitaine le jours environ — nous ne pourrions paraître qu'irrégulièrement.

Trois ministres à Salonique

Les ministres, de la justice, de l'agriculture et des voies et communications sont arrivés hier soir en notre ville. Ils ont eu immédiatement une réunion au local de la Défense Nationale à laquelle ont assisté aussi M.M. Argyropoulos et le maire. La question des mesures à prendre a fait l'objet de la discussion. On a reconnu que la mesure la plus urgente à prendre est l'envoi en Vieille Grèce du plus grand nombre possible de sinistrés. Les ministres ont visité ce matin la ville incendiée. Ils passeront quelques jours en notre ville.

Les grands édifices détruits

Les édifices publics ou de culte détruits par l'incendie sont très nombreux. Parmi les principaux citons : Le Grand Rabbinate, la grande synagogue de Talmud Tora ainsi qu'une quarantaine d'autres, ce qui prive les Israélites de leurs centres de prière, la Banque Impériale Ottomane, la Banque nationale, les églises grecques St Démètre (Cassimé), St Nicolas et Ste Théodora, la grande école Moïse Allatini, ainsi qu'une quantité d'autres écoles israélites, l'école des sœurs, les écoles italiennes des garçons et des filles, les grands hôtels Olympes, Splendid, Bastasini et plusieurs autres, le Cercle de Salonique, le Club des Intimes et plusieurs autres clubs, les postes et télégraphe, la Municipalité, la Mosquée d'Hamza bey, les bains Botton et du Capan, l'école professionnelle israélite des filles, les Cinéma Olympia et Pathé, la poissonnerie, les magasins Tiring, Mayer, les grands comptoirs Errera, Orsdi Back, Hrissicopoulos, toutes les riches bijouteries, presque toutes les imprimeries, etc, etc...

Bruits regrettables

Des bruits regrettables sont imprudemment mis en circulation relativement aux origines du sinistre et à son étendue catartrophale. Pourtant l'incendie — cela a été constaté — a été provoqué par un simple accident de cuisine et son développement rapide est l'œuvre exclusive du vent du Vardar que l'absence d'eau n'a pas permis de combattre victorieusement.

Les personnes aisées

doivent faire partir leurs familles

Attention aux pans

de murs et aux terrains défoncés.

Sin nous vou-

lons éviter

une nouvel-

le catastro-

phe veil-

lons à notre

hygiène

L'ECHO DE FRANCE

JOURNAL FRANÇAIS DE SALONIQUE

Rédigé par les Correspondants Français

DIRECTEUR REDACTEUR EN CHEF : JULES RATEAU

JOURS DE DEUILS ET NUITS DE DÉTRESSES

A NOS LECTEURS

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de leur présenter un «ECHO de France» sous un format aussi réduit. Naguère nous disions qu'alors même qu'il nous faudrait paraître sur du papier à lettre nous paraîtrions. Nous ne pensions pas être si bons prophètes. Depuis lundi nous paraissions sur un format de papier à lettre commercial, mais enfin nous paraissions.

La terrible catastrophe qui s'est abattue sur Salonique a eu comme conséquence indirecte une immédiate raréfaction du papier à journal.

Nous souhaitons, sans en être sûrs, que nous pourrions avoir en quantité suffisante, du papier petit format pour assurer l'apparition de l'«ECHO de France» jusqu'à ce que de nouveaux approvisionnements de papier soient arrivés.

Que nos lecteurs soient indulgents, qu'ils nous soient fidèles ! Nous nous efforcerons toujours de les satisfaire.

J. R.

AVIS AU PUBLIC

Le commandant de la place informe la population de Salonique que le génie va procéder à l'aide d'explosif à l'abattage de pans de mur menaçant ruine sur la voie publique. A la sonnerie du clairon marquant le commencement des opérations, aucune personne ne devra stationner à moins de 200 mètres du lieu des opérations.

Le public est informé que les relations télégraphiques avec toute la Grèce, les Îles exceptées, sont rétablies et que les télégrammes sont reçus aux bureaux annexes de la Tour Blanche et de la rue Française. Les relations télégraphiques avec l'Europe reprendront à la date de Samedi 25 Août.

AVIS AUX FRANÇAIS HABITANT SALONIQUE

Tous les Français civils habitant

LE ROI ALEXANDRE

AU GRAND RABIN DE SALONIQUE

Voici le texte de la dépêche envoyée par S. M. le Roi à S. E. le Grand Rabin.

A Son Eminence le grand rabbin, Salonique.

Profondément ému par le terrible désastre qui vient de s'abattre si cruellement sur les chers habitants de Salonique, Je prie Votre Eminence d'être auprès de ses coreligionnaires, l'interprète de Ma très profonde douleur ainsi que de ma très vive sympathie. Je prie le Seigneur de soulager les malheureux et de protéger la ville de Salonique.

Alexandre, roi.

LA CATASTROPHE

Nous continuons la publication des télégrammes que notre Directeur a envoyés à l'«ECHO de Paris».

Nos lecteurs constateront avec quelle exactitude ces télégrammes suivent jour par jour les événements.

Lundi 20 Août 1917. — Le soleil qui dans ce pays semble éternel luit de tous ses rayons. Une chaleur accablante pèse sur la ville en ruines. De grosses fumées jaunes et noires montent encore de foyers mal éteints. Dans les décombres on voit parfois briller des flammes.

De Salonique il ne reste que la partie sud ouest le quartier nord où s'étage au pied de la citadelle les petites maisons bleues entourées d'arbres et l'extrême quartier est qui longe le Boulevard de la Révolution perpendiculaire à la Tour Blanche. Tout le reste de la ville est détruit ou abîmé.

La population s'est réfugiée une

partie dans le quartier des campagnes vers les avenues du Roi Georges et de la Reine Olga, une partie vers la campagne de Zeitenlik.

La population aisée de Salonique habite le quartier des Campagnes. Là toutes les villas se sont ouvertes pour abriter les sinistrés. Mais les maisons sont trop étroites pour contenir une pareille multitude. Aussi la majorité des familles loge-t-elle, campe-t-elle plutôt dans les jardins.

Place du Champ de Mars toujours à l'Est de la ville on a établi un vaste camp de réfugiés. Les Alliés ont prêté des tentes-abris; les Anglais, les Français, les Italiens, qui tous se multiplient pour soulager tant d'infortunés, envoient du pain, des couvertures.

Depuis deux jours, les après-midi sont brûlants, voire même, torrides, les nuits sont fraîches. Mais heureusement qu'en Orient en cette saison il ne pleut pas.

Que deviendraient ces milliers de femmes et d'enfants si la pluie tombait sur eux alors qu'ils n'ont pour s'abriter que des couvertures et des tapis. Et c'est là un des côtés les plus pittoresques de ce désastre que de voir des gens à demi vêtus couchés à même le sol et recouverts avec des tapis aux couleurs éclatantes et chatoyantes, tapis de Smyrne, de Prilep ou de Monastir.

Vers les champs de Zeitenlik, le spectacle est plus navrant car la nature est moins riante que sur le bord de la mer dans le Quartier des Campagnes.

Là c'est l'herbe rare brûlée par le soleil et le vent du Vardar c'est la poussière de la route de Serrès recouvrant tout d'une couche épaisse.

Pauvres gens, hier riches ou aisés, aujourd'hui lamentables ou résignés.

Cette résignation qui semble générale me stupefie. Depuis deux ans que je vis en Orient je commence à m'habituer au fatalisme ! Mais que le «Kismet» (c'était écrit !) turc puisse arriver à ce degré, cela dépasse mon entendement d'occidental !

La ville, ou du moins ce qui reste de la ville a été divisé en trois secteurs : l'Est, le Centre et l'Ouest.

Les Anglais et les Grecs s'occupent de la surveillance et du déblaiement des quartiers Est, les Français et les Serbes occupent le Centre, les Italiens occupent le Nord. Ah les bons et braves soldats alliés ! Anglais graves, Français toujours de bonne hu-

meur, Italiens aimables et actifs tous rivalisent d'ardeur et de dévouement, tous sont bénis par les malheureux qu'ils ne cessent de secourir depuis trois jours.

Il faut garder les décombres encore chauds contre les pirlards; il faut veiller aux éboulements.

Sur les quais, dont les riches demeures ressemblent maintenant à des squelettes carbonisés, la foule commence à circuler. Elle défile sous le grand soleil brûlant, grave, recueillie, silencieuse.

Les camions et les autos des armées alliées passent, emportant pour les troupes les approvisionnements et les matériaux. Mais voici une limousine ayant à son avant un fanion tricolore. C'est la voiture du généralissime. A travers les glaces on voit la silhouette du général Sarrail dont la physionomie, impassible quoique un peu triste pour qui le connaît bien, fait impression.

Tout le monde salue, car cette vision rapide, c'est la France qui passe!

MARDI 21 AOUT. — L'affolement des deux derniers jours commence à s'apaiser. La nature humaine s'habitue à tout, même aux pires catastrophes, même aux pires désespoirs!

Les heures passent, et devant la Cité-Morte, voici que la Vie reprend ses droits.

Vivre! avec quelle âpre frénésie tous les malheureux que je vois défilier sous mes yeux veulent vivre! Avec quel dédain de toute espèce de sentiments cette multitude veut manger et dormir!

Où mais si on peut dormir n'importe où, n'importe comment, pour manger il faut avoir de la nourriture.

Ici les sinistrés sont pour les trois quarts des Juifs. C'est la colonie israélienne de Salonique, cette colonie si curieuse dans ses mœurs et ses traditions du Moyen-Age espagnol, qui a le plus souffert du désastre. Or, les milliers de Juifs qui, dimanche, regardaient silencieusement brûler leurs maisons sans rien tenter pour éteindre l'incendie et qui, sont maintenant entassés dans les jardins du quartier des Campagnes et dans la poussière de Zeitenlik, désirent vivre mais semblent vouloir attendre qu'une intervention divine leur apporte de quoi manger.

Le pain manque, et les Juifs sinistrés et les Turcs sinistrés et tous les sinistrés de Salonique ne bougent pas de leurs abris momentanés!

Dans ce pays bizarre une femme est déshonorée si elle va au marché faire ses provisions et surtout si elle porte un paquet. Alors dans la détresse universelle de ces heures de deuil les femmes laissent aux hommes le soin de se débrouiller, et les hommes qui sont fatigués par les trois jours d'épreuves qu'ils viennent de subir voudraient bien qu'on leur apporte à domicile si j'ose m'exprimer ainsi, le pain nécessaire à la Vie.

Voilà un des cotés vraiment curieux de la psychologie de ce désastre!

Cependant les troupes alliées avec une activité et un dévouement inlassables aident l'administration grecque dans l'organisation des secours. La marine française donne 2.000 pains par jour, le général Sarrail met à la disposition du gouvernement hellénique,

jusqu'à ce que de nouveaux fours soient installés, autant de pain qu'il lui en faut pour assurer la nourriture de la population, 120.000 pains par jour, les Italiens donnent 10 quintaux de pâtes alimentaires par jour, les Anglais nourrissent 15.000 personnes!

Et cependant un grand nombre de sinistrés n'ont pas de pain! Pourquoi? Mystère! Est-ce par la faute d'une mauvaise répartition ou par la faute de cette sorte d'apathie orientale que je signalais tout à l'heure et qui est due sans doute au climat déprimant et amoissant de ces régions!

Mais si le pain manque d'énergie pour chercher à se procurer de la nourriture, les commerçants et les boutiquiers de la ville détruite ont eux, une intrépidité farouche pour fouiller les décombres de leurs magasins et rechercher leurs coffres-forts.

On a dû créer un bureau spécial pour délivrer à cette nombreuse catégorie de sinistrés l'autorisation officielle de faire les recherches sous la surveillance des soldats anglais français et italiens.

Certains habitants qui dans la nuit de samedi à dimanche avaient fui jusque sur les quais en emportant leurs cassettes à argent et à bijoux et qui contraints de fuir encore devant les progrès du feu n'ont plus eu la force d'emporter leur trésor, ont jeté dans la mer leurs précieuses boîtes.

Mais ils avaient soigneusement repéré l'endroit et aujourd'hui j'ai vu des scaphandriers retirer des profondeurs de l'eau près du quai, les objets qui y avaient été précipités et y a quarante huit heures.

MERCREDI 22 Aout. D'un jour à l'autre l'aspect de la ville change. Des navires et des voiliers sont arrivés chargés de raisin, de melons, de pastèques, de tomates et d'aubergines. Un marché s'est installé dans le square de la Tour-Blanche, des pêcheurs sont venus poussés par l'habitude étaler leurs poissons sur les débris encore fumants de la halle. Des sentinelles des armées alliées sont à chaque coin de rue et on ne peut plus circuler dans la ville incendiée que munie de cartes spéciales. Tout le long des quais les ouvriers de la compagnie d'électricité réparent les fils calcinés qui apportaient la force aux voitures du tramway et la lumière jusque dans le quartier sud-est de Salonique. Un cafédji turc ou marchand de café ambulant s'est installé au milieu des ruines de la place de la Liberté. Deux ou trois journaux ont fait des éditions sur des morceaux de papier grands comme des mouchoirs de poche. Les arabadjis ou cochers de fiacres qui ont sauvé leurs voitures et leurs chevaux, circulent sur les quais à peine débarrassés, et maintiennent leur joli petit tarif de douze francs l'heure. Enfin les «loustrots» ou décroisseurs, les loustrots chers à l'Orient sont de nouveau au coin des rues assis sur le sol et tapant avec leurs brosses sur le bois de leurs petites caisses à cirage.

Mais, des ruines sortent encore des colonnes de fumée roussâtre, et ce soir quand la nuit est venue, des lueurs rouges surgissaient de l'ancien quartier de la poste et éclairaient le ciel étoilé!

JULES RATEAU

DEUXIÈME EDITION

RÉSUMÉ DES COMMUNIQUÉS OFFICIELS du 24 Août

FRANÇAIS 15 HEURES. — Activité de l'artillerie allemande au N. de l'Aisne. Sur la rive gauche de la Meuse l'artillerie française domine.

Depuis le 20 Août les Français ont fait 7 640 prisonniers parmi lesquels 136 officiers et 600 blessés. Ils ont pris 24 canons, 200 mitrailleuses; 9 canons ont été détruits.

23 HEURES. Journée calme sur l'ensemble du front; activité d'artillerie sur les deux rives de la Meuse.

ARMÉE D'ORIENT. Dans la région de Nonte et au N. de Vetrenik deux détachements bulgares ont été repoussés avec des pertes sensibles. Dans la boucle de la Cerna nous avons incendié trois batteries ennemies. L'aviation a bombardé les établissements ennemis de Razimbey dans la vallée de la Cerna.

BRITANNIQUE. — La bataille autour de Lens continue très violente, particulièrement au Sud de la ville. — Grande activité de l'aviation. Hier 12 avions allemands ont été abattus.

EN MESOPOTAMIE les Anglais ont attaqué l'ennemi et se sont emparés de Sharhabane.

ITALIEN. — Hier quatrième journée de la bataille des Alpes Juliennes. L'armée italienne continue à progresser. Sur le Carso la brigade Pallamba s'est couverte de gloire. Jusqu'à hier le nombre des prisonniers faits par les Italiens s'élève à plus de 16.000 soldats et 350 officiers.

Avis de vente

Lundi 29 Août, à 15 heures, il sera procédé devant la Gare de Jonction à la vente au comptant et sans garantie de 22 chevaux réformés dont 2 macédoniens, provenant du dépôt des chevaux malades de l'armée d'Orient.

Il est rappelé que le prix d'achat est majoré de 50% pour frais de régie; il ne comprend pas les droits de douane qui peuvent être dus au Gouvernement Hellénique, qui seront directement acquittés par les acheteurs.

Ceux-ci devront avoir la monnaie nécessaire à l'appoint.

Le Payeur de la Base

ON DEMANDE des ouvriers civils. S'adresser: Bureau des Ouvriers Olos Phokaia.